

difficile à l'intrépide famille du pionnier, d'aller semer la civilisation dans les vallons boisés de l'Orégon ou du Saguenay. Décrivez, en passant, la prospérité de Cincinnati, cette jeune métropole, qui s'arrote le titre orgueilleux de "Reine de l'Ouest" et qui aurait fait preuve d'une plus noble fierté, de plus de bon sens démocratique et surtout de plus de reconnaissance, si elle avait simplement adopté l'harmonieux surnom de Porcopolis. Enfin, avant de terminer, n'oubliez pas de montrer le porc, aussi grand dans la guerre qu'en temps de paix, fournissant une nourriture abondante, saine, aisée à transporter, agréable, variée et d'une cuisson facile, aux vaillants soldats de la Crimée."

—Nous n'en ferons rien. Les bienfaits de la viande de porc sont comme ceux du soleil : ingrat qui ne les reconnaît point. Nous voulons aujourd'hui réhabiliter le cochon vivant, cet animal abject que chacun méprise, dont tout le monde s'éloigne avec dégoût et qui pourtant pourrait faire une meilleure figure dans le monde, si l'homme ne semblait pas se faire un plaisir de tout essayer pour l'abrutir. S'il est vrai que le contact continu de la société civilise, ainsi que le prouve, d'ailleurs, l'intelligence presqu'humaine que déploient les chiens, les chevaux, les bœufs domestiques et ceux des nègres esclaves qui sont, élevés dans la famille de leurs maîtres, est-il surprenant que le porc, laissé errant, dès sa naissance, dans les ombres solitudes des forêts, ou relégué dans le coin le plus éloigné, le plus bourbeux des bâtiments d'une ferme, et claquemuré ensuite pour s'engraisser dans l'oisiveté, est-il surprenant que ce pauvre animal voie se rouiller sitôt les qualités intellectuelles dont l'a doté une Nature généreuse? Quel philosophe optimiste pourrait donc reconnaître le sceau brillant de la Divinité sur le front de ce nègre africain, que la société repousse loin de son sein et qui va s'abrutir à New-York dans les bouges infects des Cinq-Points ou de Léonard-Street?

Que le fermier devienne moins superbe; qu'il trouve un mot d'amitié, une caresse familière pour son pauvre cochon, comme il en a de si naïves pour le bœuf de sa charrue, le chien de son foyer et le cheval de sa carriole,—et le cochon, relevé à ses propres yeux, sentira de nobles instincts s'éveiller en lui. Ce sont les créatures les plus avilies qui ont besoin d'encouragement pour se racheter. Avant que le Christ eût dit qu'il était descendu du ciel pour les pécheurs et non pour les justes, le bel Apollon, venu sur la Terre pour y semer le feu sacré de beaux-arts et des belles-lettres, avait commencé par chanter ses vers divins aux porceaux du roi Admète.

Le *humoriste* anglais, Sidney Smith, dit quelque part, en parlant du porc gras : "Cet animal, euseveli dans sa propre graisse, surchargé de prospérité, de succès et de tissus adipeux, inspirerait le plus grand dégoût, s'il était moins utile. Mais le fermier qui a remarqué avec soin la petite quantité de nourriture nécessaire au porc pour lui faire prendre ses dimensions extraordinaires, le génie étonnant qu'a cet animal pour l'obésité, et la tendance louable de sa chair à désertir les régions de son corps qui sont à bon marché, pour s'entasser dans ces parties qui valent neuf pence la livre,—un tel observateur de l'utilité du cochon n'hésitera point à donner aux plus gras le titre de porceaux de noble race." Ce qui cause l'admiration de l'écrivain britannique, fait précisément le malheur du pauvre quadrupède. Si son tempérament ne le portait point à l'embonpoint, si les hommes ne faisaient pas tout pour développer cette fatale tendance originelle, le cochon vivrait, pour devenir peut-être avec le chien, le compagnon de l'homme, de même qu'il fut celui de Saint-Antoine. Mais la graisse dont il se surcharge détruit l'équilibre entre son corps et son esprit, ainsi qu'il arrive d'ailleurs chez toutes les créatures trop grasses. Qui a jamais vu, par exemple, pendant le carnaval, un bœuf-gras donner la moindre preuve d'intelligence? et oserait-on prétendre que les oies qui sauvèrent le capitole, fussent des oies grasses?

L'hiver dernier, aux jours où les pommes-de-terre étaient le plus chères, un fermier du Kentucky, à bout de sa provision, se dit que, puisqu'on avait découvert depuis peu le moyen d'engraisser les animaux avec de l'huile de morue, il pourrait bien essayer, pour sa part, de nourrir ses porceaux avec la graisse de leurs propres frères. En effet, tous les matins il jetait dans une immense chaudière deux ou trois cochons, dont le jus allait assouvir la faim des survivants. C'était, on le voit, condenser

dans le plus petit volume l'essence de la graisse d'un troupeau entier, et mettre en pratique la devise américaine : *E pluribus unum*. Cependant, Lord Byron nous raconte dans son *Don Juan* les terribles souffrances qu'endurent de malheureux naufragés, réduits à manger un de leurs compagnons ; et quel sera aujourd'hui le poète qui nous émouvra au récit des tortures que durent souffrir ces cochons du Kentucky, en se repaissant du suc de leurs camarades? Si, en pareille circonstance, la raison de l'homme s'ébranle, quoi d'étonnant que la faible intelligence du porc y succombe entièrement?

Un des comités de la société d'agriculture et d'horticulture du comté de Berks (Pennsylvanie) disait dernièrement dans un rapport :

"Le cochon est un animal important. D'un caractère serein et philosophique, sa puissance morale et mentale n'a point ce jet brillant qui attire l'attention générale. Au contraire de l'éléphant doué presque de raison, ses qualités intellectuelles sont généralement si bornées que le fameux "cochon savant" est encore unique—un prodige dans les annales du monde. On ne pourra jamais que faire des conjectures sur ce qu'une instruction judicieuse et la maturité des années pourraient effectuer chez cet animal ; car une mort prématurée est la fin caractéristique de sa race. Aussi, tandis que l'attention de l'homme reste toujours tournée vers le développement physique du porc, toute preuve précoce de tendre génie que pourrait donner le cochonnet, doit-elle passer sans remarque."

C'est ainsi que devaient parler de braves fermiers, élevés dans l'intimité et dans l'appréciation du cochon. Oui, cet animal est susceptible de s'élever dans la sphère intellectuelle. Qu'on prenne soin de son éducation et surtout qu'on lui donne la chance de développer ses facultés, qu'on le laisse vivre, en un mot, et l'on s'étonnera peut-être de le voir, un jour, rivaliser avec tous les chiens *Minitos*, passés ou des temps à venir. Que de promesses le cochonnet ne donne-t-il pas dans sa plus tendre enfance ! quel attachement pour sa mère ! que de gentillesse dans tous ses mouvements ! Les Juifs, qui, depuis Moïse, détestent le cochon, n'ont pas rendu justice à ce quadrupède. Leurs poètes bibliques nous parlent sans cesse des agneaux qui bondissent autour des brebis, et à leur suite, les écrivains du monde entier ont pris l'agneau pour l'emblème de la gentillesse et de la gracieuseté. Et pourtant qu'un agneau est ridicule, vilain, sot et gauche, comparé à un joli cochon de lait ! Que de raideur dans les bonds de l'un ! que de souplesse et de charmante vivacité dans la course naïve de l'autre !

Nous ne relèverons pas, avant de terminer, toutes les insultes prodiguées au cochon par une humanité ingrate. L'homme reçoit mille services de son corps, de ses boyaux et même de ses soies, et il le fait pourtant l'emblème de tout ce qui est bas, vil, méprisable, dégoûtant ! mais le cochon brave ces insultes *imméritées*. C'est le plus bel emblème que nous connaissions de la résignation chrétienne et de la fierté philosophique. Qu'un passant le frappe sans motif, et il ne s'enfuira pas, comme le ferait le chat farouche ; il ne se couchera pas non plus aux pieds de son brutal persécuteur, semblable à un chien servile. Après s'être simplement éloigné d'un pas ou de deux, afin d'éviter sagement de nouveaux coups, il se remettra, comme si de rien n'était, à chercher des glands pour sa nourriture, ou peut-être à découvrir de savoureuses truffes pour les délices de celui qui vient de le provoquer.

JEAN BAPTISTE PIGASSOU.

Québec, 23 mars 1858.

Vraiment je ne sais comment remplir l'engagement que j'ai pris de vous écrire, chaque jour, ce qui se passe à Québec ; car il règne ici une désolante disette de nouvelles. M. Price, l'aspirant-capitaine, est seul venu briser la monotonie et faire sortir tout Québec dans la rue, par son grand vacarme pendant toute une journée. Nous l'avons tous vu se promener, au son du siffre et du tambour, dans une grande voiture attelée de quatre chevaux, et en compagnie d'un nombre considérable d'officiers, en brillant uniforme. Tout cela pour engager les gens à s'enrôler dans sa compagnie ; mais il n'a trouvé que vingt hommes de bonne volonté, et encore quatre de ceux-là sont-ils à présent parmi les pensionnaires de la reine, dans la prison de Québec.